

resta quelques minutes, et le soir même une voiture roulait avec la rapidité de l'éclair sur la route de Paris. C'était Serizan qui avait obtenu une permission de huit jours, et qui emmenait avec lui son protégé. Quelqu'un, en le suivant, l'eût vu descendre à l'hôtel des postes, remonter aussitôt dans un cabriolet de place, donner une adresse au cocher, rouler dans Paris, et enfin redescendre aux Champs-Élysées sous une porte cochère, au-dessus de laquelle on lisait : **PENSIONNAT DE JEUNES GENS.**

— Souviens-toi que tu es désormais mon frère pour tout le monde, sans en excepter moi. — Jacques ouvrit de grands yeux et suivit le capitaine. — Votre maison, Monsieur, m'a été recommandée par un de mes amis, et j'y viens placer mon jeune frère. — Nous ferons tout notre possible pour vous contenter, dit un petit individu à lunettes, et qui avait, comme tous les serviteurs rampants du public, adopté cette formule banale de politesse. — Et quand le jeune homme entrera-t-il, Monsieur? — A l'instant même, le voici. — Le magister fut stupéfait; on voyait assez à sa figure désappointée qu'il avait pris Jacques pour un domestique. Mais dès qu'il aperçut le capitaine vider une bourse d'or, en compter les pièces dans ses mains, son visage avide devint tendre et moelleux. — Voilà cinq cents francs pour six mois de pension, trois cents francs de trousseau, et ceci, quand il sera sage; ayez-en soin comme de votre fils. — Et entraînant Jacques dans un coin : — Je ne te verrai plus que dans bien long-temps, bien long-temps; tu n'as plus ni père ni mère; il faut travailler et te faire un état, te bien conduire et m'écrire souvent; pense toujours à ton frère, car je suis ton frère et je ne t'oublierai jamais. Adieu,